La Ville de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 78 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 2 MARS 1890.

PATRIE.

I

J'avais un ami Alsacien qui était maître d'école après avoir été soldat. Il était sorti de l'armée avec le grade de sergent-major et la Médaille militaire. Je ne sais pas comment on ne l'avait pas fait officier. Quand il eut fini son temps de nature, son colonel lui conseilla de rester, en lui proposant de le faire adjudant au bout d'un an. Il aurait été sous-lieutenant à la fin de l'année, et ce premier pas franchi, qui sait ? il pouvait être un jour officier supérieur, il ne voulut pas.

Il y avait une amoureuse dans roche. Etant au régiment, il échangeait des lettres avec une paysanne, jolie personne, honnête et bien élevée, fille du maître d'école qui avait appris à Frédérick tout ce qu'il savait. Le sergent-major renonça de bon cœur à des espérances d'avancement, qui pouvaient lui apporter une désillusion ; il revint en Alsace, passa ses examens avec succès, se maria avec sa bonne amie, et obtint au bout d'un an l'école de son beau-père. Le traitement était suffisant pour des gens accoutumés à une vie modeste ; la Médaille militaire apportait une petite rente de cent francs qui n'était pas à dédaigner, et quand il leur vint deux beaux garçons, mes amis se dirent qu'ils étaient en état de les bien élever pour la patrie.

J'étais allé, à la fin des vacances de 1869, passer deux ou trois jours à Mulhouse, chez Jean Dollfus, et je fis un crochet, en revenant de Mulhouse à Nancy, pour aller leur faire une petite visite promise depuis longtemps : ils ne m'avaient pas mieux reçu si j'avais été leur frère. Les deux garçons, l'un de quinze ans, l'autre de treize, étaient rayonnants de santé et de force, un peu graves, mais polis, affectueux. Il fallait voir comme Lotie ces gens-là s'aimaient ! Rien que de lire leurs sentiments dans leurs yeux, c'était pour moi une réjouissance.

Ils n'étaient pas mal logés. On entrait par la cour de l'école, munie de ses appareils gymnastiques. Il y avait deux classes contiguës, car Frédérick avait un adjoint. Tout cela était bien entendu, et surtout très bien tenu....'

Le jardin était vaste, en plein rapport, un des plus jolis jardins, dans son genre, que j'aie jamais vus. On était naïvement, on y entrant, d'une odeur saine de fleurs et de fruits dont l'air était embaumé. Il n'y avait pas un pouce de terrain perdu, pas une mauvaise herbe ; tout était sarclé, ratissé, épousseté proprement.

Tout cela faisait le plus grand honneur au jardinier, qui n'était autre que Frédérick aidé de ses deux garçons. Il y avait au bout du jardin une treille, toute tapissée de chèvrefeuille et de roses montantes, d'où l'on découvrait une plaine bien cultivée, et au loin les premières montagnes de la chaîne des Vosges. La bourgade était toute entière de l'un ou l'autre côté de la maison, de sorte qu'on était là comme en rase campagne. Un petit enclos, attenant au jardin, appartenait à Mme Frédérick. C'était l'héritage paternel. Une partie, au bord d'un cours d'eau, formait une prairie où paissait une belle vache. Le reste produisait tout ce qu'orge et de blé.

Ils étaient parfaitement heureux, disait Frédérick. Tous mes vœux sont remplis. Je n'ai qu'à remercier Dieu et à lui demander sa bénédiction pour la carrière de mes enfants.'

Je lui demandai ce qu'ils voulaient en faire.

—Soldats d'abord, me dit-il, et tous les deux, le plus jeune ne voulant pas entendre parler de dispense légale. Après quoi, ils seront maîtres d'école comme leur père, ou laboureurs, à leur choix. Ils passeront leur examen pour le brevet supérieur avant l'appel des classes, et avec succès, j'en réponds ; ce qui ne les empêche pas d'apprendre tout ce qu'un bon fermier doit savoir. L'aîné serait un excellent garçon de ferme dès aujourd'hui. Il n'est tout cette année pour le temps de la moisson, et ses gages ne mente pas tout à fait.'

Il voulut me montrer leurs cahiers, et me faire assister aux leçons qu'il leur donnait, quand ses autres élèves étaient partis.....

Frédérick avait, pour l'enseignement de l'Histoire, une excellente méthode. D'abord, il enseignait à fond la géographie physique : les grands cours d'eau flottables et navigables, les montagnes, les côtes avec leurs ports, les productions des différentes provinces, leurs beautés qui sont innombrables. Il racontait ensuite les principaux événements, en ne donnant que des grandes dates, pour qu'elles fussent bien retenues, et en faisant ressortir tout ce qui concernait à former l'unité de la France. Il insistait sur les Chartes des communes, sur les Etats Généraux, sur la condition des ouvriers et des paysans. Toutes les fois qu'il rencontrait un bien-règne, un grand fait d'armes, une époque importante de l'histoire des lettres ou des arts, il s'arrêtait. Autant il était bref pour le tissu ordinaire des événements, autant il se montrait abondant pour ceux ce qui était propre à flatter une la France. Il lisait de longs chapitres de Henri Martin ou de Michelet, de Michelet surtout. Il me fut facile de voir que l'Histoire ainsi enseignée charmait et passionnait ses élèves.

Quand il lui arrivait de citer Jeanne d'Arc, ou Duguesclin, ou Turenne, les yeux brillaient. Ils connaissaient aussi Corneille et Racine. Il leur faisait apprendre par cœur quelques beaux vers, et cela même faisait, suivant lui, partie de l'Histoire. La Révolution de 1789 était aussi faite dans ce petit monde comme une résurrection de l'antique. Le peuple souverain, la grande nation, le grand armée revenaient à chaque instant dans les récits du maître, et dans les réponses des enfants. Ils exaltaient notre ancêtre chevaleresque, notre bravoure, notre ardeur militaire. Jamais il n'y eut orgueil plus naïf, ni patriotisme plus sincère.

Je remarquai avec plaisir que, tout en exaltant la France, Frédérick ne souffrait pas la haine contre les pays voisins ; je lui en fis la remarque.

—" Il vaut mieux aimer, me dit-il ; le monde est bon ; la France est grande ; elle n'a pas besoin, pour se grandir, de rabaisser les autres pays."

II

Tout le monde sait comment l'Alsace se battit en 1870 et 1871. Il n'y avait pas dans toute la France, de province plus française, ni de plus guerrière. Tout le monde partit, et se battit en héros, même les enfants. Je ne fus pas étonné d'apprendre que Frédérick avait été nommé officier, et qu'il était, des les premiers jours, très compté dans son régiment.....

Rendant l'investissement, nous vécûmes à Paris comme dans une île lointaine, séparée du reste du monde, ne connaissant que les gros événements, les connaissant mal, et dans l'ignorance absolue de tout ce qui n'intéressait quelles personnes. Après le siège vint la capitulation, et après la capitulation, la Commune : autant de lamentables souvenirs. Ce n'était pas le moment, dans le torrent des affaires publiques qui nous entraînait, de songer à ses proches et à ses amis.

J'étais dans mon cabinet au palais de Versailles, occupé de la rédaction d'un rapport..... J'entendis du bruit dans l'antichambre, presque des cris.... C'était évidemment l'huissier de service qui, se conformant à mes ordres, refusait d'introduire un visiteur récalcitrant.

Tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement, et André, mon vieux valet de chambre, qui s'était trouvé là par bonheur, mit devant moi, sur mon bureau, un morceau de papier portant ces deux mots : "La veuve de Frédérick et son fils unique."

J'ai rarement éprouvé une douleur aussi poignante, même dans ce temps fertile en douleurs.

Elle était plus calme que moi, les yeux secs, les joues creuses, les mains et les lèvres un peu tremblantes, vieillie de vingt ans, avec une grande mine encore, sous ses haillons, car elle portait évidemment la livrée de la misère.... Ainsi donc, il était mort.... ils étaient morts ! Elle tira de sa poche une croix d'honneur : on l'avait attachée sur la poitrine de mon pauvre ami, à l'hôpital. Il avait encore sa connaissance à ce moment. "Vous êtes un héros !" lui avait dit le général. Il essaya de lever la main pour serrer celle qu'on lui tendait, mais il ne le put : la mort était sur lui. Il s'éteignit une heure après.

—"J'appris ces détails par une lettre de son colonel, me dit-elle. Mon Paul avait dix-sept ans, il s'engagea. Il me dit : "C'est mon tour !" Je n'essayai pas de le retenir. Je me dis que son père ne l'aurait pas fait. Il est parti....'

Je n'osais pas ce jour-là parler d'autre chose à la pauvre femme que de ses deux morts, et pourtant je ne pouvais détourner mes yeux de ces vêtements révélateurs. "Ils sont à la mendicité, me disais-je ; mais comment les secourir ?" Elle était épuisée. Je lui proposai de remettre au lendemain la suite de notre conversation. "J'ai beaucoup de détails à vous demander ; nos causeries de votre situation et de l'avenir de votre fils"....

Je passai la nuit à chercher ce que je ferais d'elle. Ceux qui n'ont jamais passé par les affaires croient volontiers qu'un Ministre trouve toujours tout à point la place qu'il lui faut. Il n'en est rien. Il y a des droits acquis, des règlements, des promesses faites ; très peu de places d'ailleurs pour les femmes. Elle avait droit à une retraite comme veuve d'un capitaine. Ce grade, donné pendant la guerre, en dehors des règlements militaires, serait-il reconnu ? Que serait cette retraite ? Il faudrait en tout cas l'attendre longtemps, et en attendant que devenir ? Je passai de bon matin chez Le Fiô, qui était encore Ministre de la Guerre : il me promit de presser la liquidation, et m'offrit sa bourse. Mais il ne s'agissait pas de sauver le quart d'heure. Il fallait prévoir une attente de plusieurs mois dans cette désorganisation générale de tous les services.

Je ne pus faire venir la pauvre veuve et son fils qu'à midi. Je ne m'étais pas trompé. Ce long voyage à travers les lignes allemandes, avec des chemins de fer où encombrés ou rompus, avait été un supplice. Ils avaient fait une partie de la route à pied. On les avait arrêtés plusieurs fois. Alsaciens réfugiés ! ce n'était pas un titre à la protection des vainqueurs. Ils n'avaient littéralement mangé que du pain l'un et l'autre. Il leur restait encore une cinquantaine de francs.

—'Mais, disait-elle, nous n'étions séparés de la mendicité que par cet argent-là, et je ne pouvais me résoudre à le dépenser. Il a été admirable ! ajoutait-elle, en me montrant son fils. Dans les moments les plus dangereux et les plus tristes, il ne pensait jamais qu'à moi.'

Je comprenais bien que, depuis le départ de Frédérick, elle n'avait rien touché de son traitement d'instituteur.

—"Vous avez un champ à vous, lui dis-je, une vache...."

—"J'ai pu vendre la vache à des voisins, répondit-elle, et c'est de ce qu'ils nous en ont donné que nous vivons. J'ai vendu aussi tout notre mobilier. On m'en a bien peu donné ; ce n'est pas par dureté de cœur ; c'est que la ruine est partout."

—"Mais la terre ?"

—"Elle est l'air étonné.

—"Il fallait rester en Alsace pour la garder, devenir Allemands !"

Il était clair qu'elle n'en avait pas même conçu la pensée. Elle avait renoncé à une sorte de bien-être et embrassé la misère sans hésitation, comme une nécessité à laquelle on se soumet, parce qu'il n'y a pas d'autre issue. Cependant, me disais-je, une femme, une veuve !.....

Elle lut quelque chose de cela dans mes yeux. "L'armée !" dit-elle. Je sompris. L'armée allemande ! Je n'y pensais pas au premier moment : ces situation étaient si nouvelles ! L'enfant avait quinze ans. Né en Alsace, il serait soldat, soldat allemand, à sa majorité, soldat dans l'armée qui lui avait tué son père et son frère, soldat contre la France !

Ils ne me dirent pas alors qu'il venait surtout en France pour être soldat français, et soldat avant l'âge ; mais je le devinai.

Ce n'était ni colère, ni soif de vengeance. Il voulait se donner. Elle voulait le donner. Il se battrait pour la patrie, comme son père et son frère, qui étaient morts pour elle....

III

Je vins à bout, en 1871, de sauver mes deux naufragés.

Je me chargeai du garçonnet, qui s'engagea dès qu'il eut ses dix-huit ans, devint officier au cours de son second engagement, obtint du service au Tonkin, et s'y montra digne de son père et de son pays. Je trouvai immédiatement pour la petite place pour sa mère dans les ateliers de la Banque, grâce à M. Rouland que je connaissais à peine, et qui me rendit à cette époque plusieurs services du même genre. La mère et le fils, qui sont de bons Français, j'en réponds, sont restés de bons Alsaciens.

Ils n'ont plus là-bas ce qui était pour eux deux la maison paternelle ; ils n'y ont que deux tombeaux'—Ils y ont laissé leurs cœurs !

JULES SIMON.

On parle des privilèges et des indemnités dont jouissent tous les concierges parisiens :

—Certainement c'est beaucoup, dit Guibollard ; mais ils sont si souvent dérangés par les locataires. Si j'étais concierge, je ne voudrais pas demeurer dans la maison !

Souhait modeste, à l'occasion d'un anniversaire :

—Puisse le ciel vous accorder de longues années !

—Je n'ai pas besoin qu'elles soient longues : celles de douze mois me suffisent, pourvu que j'en ait beaucoup.

Taupin, s'habillant pour aller à son cercle, reçoit la visite d'un camarade de bohème :

—Tiens, fait ce dernier, tu mets tes vieilles bottines !

—Oui, mes neuves sont usées.

YVONNE.

I

Vous vous rappelez bien Guy de Verville, ce grand beau garçon qui aurait pu servir de type à Millet pour sa statue de Vercingétorix ?

Un matin, il disparut de la circulation, brusquement, comme dans une féerie.

Le "Tout Paris" qui se connaît remarque à une première représentation qu'il manquait à l'appel : ses amis firent des recherches, envoyèrent des télégrammes dans toutes les parties du monde, s'adressèrent à tous nos représentants à l'étranger : impossible de savoir ce qu'il était devenu.

En désespoir de cause, ils eurent recours à la police qui, naturellement, non seulement ne trouva rien, mais encore embrouilla tellement les quelques traces qu'il avait laissées, que tous, jusqu'aux huissiers qui le pourcuivaient, furent complètement dépistés.

Arriva par là-dessus une histoire quelconque, l'affaire Billoir, je crois, et notre ami Guy fut complètement oublié.

Eh bien ! vouler-vous savoir ce qu'il est devenu ?

Il est mort, tué en duel et tué d'une façon tellement dramatique, que, par ces temps de rencontres pour rire, il est bon de raconter cette tragique aventure :

II

Au commencement de l'année 1870, un jeune capitaine de lanciers, possesseur d'une belle fortune et seigneur d'un grand nom de Bretagne, était fiancé à sa cousine Mlle Yvonne de Kavadec.

C'était une adorable petite Bretonne, et vous auriez parcouru vainement toutes les plages depuis Nantes jusqu'à Granville avant de trouver une aussi charmante jeune fille : svelte, élancée, une tête fine avec des yeux noirs, des dents comme des perles—on n'a pas encore trouvé rien plus jolie comparaison—et des cheveux couleur acajou, fins, souples, ondulés, plantés très bas sur le front et descendant dans le cou en petites bouclés rebelles, tordues, folles, adorables.

Ils allaient se marier, nos deux jeunes gens, quand de l'Est, de là-bas, bien loin, un bruit sourd retentit remuant la France comme par une secousse : c'était la guerre. Le capitaine dut partir. Quelques jours après, il recevait d'un uhlan, dans la fameuse charge de Reichshoffen, un formidable coup de sabre qui lui fendit le front.

Les blessures à la tête ont cela de bon qu'on en guérit vite ou qu'on en meurt.

Il ne mourut pas, mais quand on leva le dernier bandage qui couvrait son front endolori, il était aveugle, irrémédiablement aveugle : pourquoi ce uhlan ne l'avait-il pas tué tout à fait ?

Vous vous qui avez aimé avec passion, qui avez mis sur une tête adorée, comme on met sur une carte, votre vie entière avec ses joies et ses espérances, qui avez bâti un de ces féeriques châteaux d'Andalousie, où vous vous promeniez dans les grandes allées serrant sous votre bras le bras de la femme qui était vôtre, vous représentez vous le retour au pays de ces malheureux remorqué par son ordonnance, infirme, dolent, fini ?

Et il avait vingt-six ans !

Yvonne fut superbe : elle alla au-devant de lui crânement, la tête haute et, quand elle l'aperçut, elle se jeta à son cou.

"Je sais ce que tu vas me dire, fit-elle, tais-toi : il y a six mois, tu étais beau, plein d'avenir, je t'aimais ; aujourd'hui, tu es malheureux, défiguré, je t'aime !"

—"Et si tu veux, ajouta-t-elle plus bas, dans un mois, je serai ta femme."

III

Vous ne savez pas exactement ce que c'est que le bonheur, et la preuve, c'est que plusieurs d'entre vous se suicideraient demain si on les forçait d'accepter le sort dont qui se croient parfaitement heureux.

Pour moi, le bonheur parfait c'est le sommeil, mais comme on ne peut pas toujours dormir, j'en vie ce qui lui ressemble le plus, c'est-à-dire le calme, la quiétude, l'engourdissement, le repos sans ennui ni douleur, et je affirmer que pendant deux ans la jeune ménage fut absolument heureux.

Quand une chose va bien on s'empresse de la changer, c'est inhérent à la nature humaine : aussi le capitaine se réveillait un beau matin avec cette idée bizarre qu'il était un misérable égoïste de cacher dans un vieux château une enfant de vingt ans, de condamner à une réclusion forcée, à une vie de plante en serre chaude cette créature dévouée à qui il n'avait donné en échange de son printemps que la monotonie de son hiver antique.

Yvonne, de son côté, commençait à craindre pour son mari l'ennui de la solitude à deux et l'éternel tête-à-tête avec une petite pensionnaire : aussi accepta-t-elle, comme une émanation de propre pensée, la proposition qu'il lui fit d'inviter quelques amis pendant la saison des bains de mer.

Justement, cette année-là, Guy de Verville, à la suite d'une campagne d'hiver aussi désastreuse pour sa santé que pour sa bourse, avait trouvé bon de venir se mettre au vert chez un de ses amis qui habitait un château voisin : il fut naturellement compris dans les invitations et devint bientôt le commensal et l'ami du capitaine.

IV

Un soir, il y avait grand bal au château et Yvonne s'en donnait à cœur joie, prenant à peine le temps, entre une valse et un quadrille, d'échanger quelques mots avec son mari ; celui-ci, pour ne pas gêner son plaisir, la laissait faire, allait se retirer ; il l'embrassa au front :

—Amuse toi bien, mignonne ; ne t'occupe pas de moi ; Baptiste va m'aider à monter chez moi.

Il faisait un temps splendide, c'était une de ces belles nuits d'été, si fréquentes au bord de la mer, dont l'air pur, parfait, avec la fraîcheur, le bruit monotone et cadencé. L'aveugle, en traversant le vestibule, eut envie de respirer un peu, et, sans prévenir personne, il descendit les grandes marches de pierre du perron. Il gagna une de ces allées ombreuses du parc et vint, en tâtonnant, s'asseoir au pied d'un grand chêne, dans un endroit bien connu où chaque jour sa chère Yvonne venait lui faire la lecture.

Il était là depuis longtemps, bercé doucement par l'écho lointain des vagues et la musique du salon qui lui arrivait comme un murmure rythmé, quand il distingua les pas d'un couple qui s'avançait en faisant crier le sable du chemin. A quelques mètres de lui, les pas s'arrêtèrent et il reconnut la voix de sa femme et celle de Guy de Verville.

Ce fut un effondrement, les temps lui battirent, il crut qu'il allait mourir : il avait entendu Yvonne, son Yvonne, qui, folle, nerveuse, comme épuisée, accordait à son mari un rendez-vous chez elle, après le bal.

Et le couple s'était éloigné.

Il se dressa alors tout d'une pièce et, marchant comme un voyant, il gagna d'un pas ferme le vestibule où Baptiste l'attendait.

—Vions, lui dit-il, tout de suite !....

Arrivé dans sa chambre, il lui ordonna d'aller immédiatement prévenir M. de Verville qu'il l'attendait.

Celui-ci n'était pas entré que le capitaine s'avança vers lui.

—"Vous êtes un misérable, lui cria-t-il. J'étais dans le parc tout à l'heure et j'ai tout entendu. J'aurais pu vous gueller et vous tuer comme un chien ; mais j'ai préféré me battre avec vous !"

—"Mais, monsieur, c'est impossible..."

—"Il n'y a rien d'impossible. Vous allez objecter que je suis aveugle, mais vous oubliez que je suis l'offensé et que, comme tel, j'ai le choix de l'heure, des armes et du terrain, et n'ayez crainte j'égaliserai les chances. Vous allez en juger. L'heure, tout de suite ; les armes, l'épée de combat ; quant au terrain, suivez-nous."

Puis, il prit le bras de Baptiste et tous trois descendirent par un escalier de service.

Arrivés dans une des cours du château, le capitaine envoya son ordonnance chercher une lanterne et décrocher deux épées ; puis, on se dirigea vers un endroit du parc où s'élevaient de vieilles ruines, derniers vestiges d'un manoir féodal abandonné depuis le XIIe siècle.

Dans une grande salle démantelée, qui avait dû servir jadis de chapelle, les hôtes nocturnes des vieux murs crevassés, réveillés par la clarté de la lanterne, commencèrent à s'agiter avec des étirements sinistres, les corneilles crocassèrent soudainement du haut d'une tour et de grandes chauves-souris vinrent effleurer de leurs ailes froides la figure de ces étranges visiteurs.

L'aveugle fit soulever une trappe et les trois hommes s'engagèrent dans un étroit escalier qui semblait descendre dans les profondeurs de la terre.

Nous ne dramatisons pas les choses à plaisir, mais jamais cadre ne fut plus sombre, jamais préparatifs de combat ne furent plus poignants.

On arriva à la dernière marche : on face s'ouvrait une large galerie, large d'une dizaine de mètres, et assez haute pour qu'un homme pût facilement se tenir debout.

Le capitaine fit parcourir encore une cinquantaine de mètres et s'arrêta.

—"Tu vas nous mettre en face l'un de l'autre, dit-il à son ordonnance, et tu te retireras. Quand tout deux seront tombés, tu reviendras dans un quart d'heure. Allons, va !"

Le bruit sourd de la planche frappant la dalle retentit et le duel commença.

Les épées ne s'étaient pas touchées que les deux hommes s'étaient déjà perdus.

Alors eut lieu une chasse infernale, sans nom : tous deux marchaient, se heurtant aux murs, frappant le sol de leurs épées, butant contre le sol inégal.

Malgré l'obscurité, Guy croyait voir, dans le noir du souterrain, la silhouette noire de son adversaire, et l'aveugle, dont l'ouïe était singulièrement développée, entendait plus distinctement les pas ; il l'avait dit : les chances étaient égales.

A un certain moment, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le capitaine repoussa violemment Guy et allongea un coup droit ; son épée n'atteignit que le vide ; Guy était tombé de côté. En se relevant il sentit le pied de l'aveugle et, se servant de son épée comme d'un poignard, cette fois, il lui transperça la cuisse.

Le capitaine ne poussa pas un cri ; malgré la douleur, il s'accota contre la paroi du mur et resta là, collé, comme une statue. Son adversaire, le croyant par terre, s'avançait, piquant à chaque pas son arme dans le sol, quand il se trouva juste en face de l'aveugle. Celui-ci devait se tenir droit et se fendant à fond lui enfonça son épée en pleine poitrine.

Guy tomba : il était mort.

Epuisé par la lutte et par la perte de son sang, le capitaine est comme un éblouissement ses forces l'abandonnèrent, et, à son tour, il tomba par terre souvenir de son corps le corps de son ennemi.

Quelques instants après, Baptiste pénétra dans le souterrain : il aperçut les deux corps couchés en croix et se pencha vivement sur son maître. Le cœur battait. Quant à Guy, il était déjà froid et rigide comme son épée qu'il serrait encore dans sa main.

L'ordonnance prit le capitaine évanoui dans ses bras et le remonta, comme un enfant, avec des précautions infinies.

Le grand air le ranima vite ; il ouvrit les yeux ; la mémoire revint.

—"Tu vas nous mettre dans ma chambre, dit il à son ordonnance, tu banderas tant bien que mal cette blessure qui saigne et tu descendras dans le vestibule attendre la fin du bal....Quand Madame sortira, tu lui diras que je la prie de passer chez moi."

L'aveugle n'attendit pas longtemps ; dix minutes après, la jeune femme arrivait et s'approchait de lui pour l'embrasser : il la repoussa doucement.

—"Yvonne, fit-il, grâce à toi j'ai été pendant deux ans le plus heureux des hommes ; je te remercie du fond de mon jourd'hui de reconnaître envers toi tout le bonheur que tu m'as donné. Grâce à moi, tu es encore une honnête femme. Nous sommes quittes."

Ils sont toujours là-bas, dans le fond de la Bretagne. Ont-ils oublié ? Qui le sait ? Ceux qui ont vu le Vicomte Guy de Verville, quelque temps après, Yvonne mettait au monde un gros garçon à qui son parrain voulait à toute force donner le prénom de Guy.

Comme on a parfois la main heureuse !

ROBERT DUBREUIL.

Cornichons verts :

C'est à décourager les gens propres.

Voyez Ponce-Pilate : pour une fois qu'on l'a surpris se lavant les mains, on le lui reproche encore !

Gai comme un Portugais, dit la chanson.

Pourtant, depuis les difficultés avec l'Angleterre, les Portugais ne sont pas contents.

Mieux vaut encore porter des bavolets que des bas volés.

—

Minéral.—Raminagrobis à la dernière extrémité.

—

Chez le médecin.

—Que faites-vous, mon ami ?

—Je suis garçon de magasin chez M. X....., marchand de nouveautés.

—Je voulais que c'est. Vous transpirez beaucoup. Eh bien ! il faut porter de la flanelle.

—Elle est bien bonne, celle-là ; Je ne fais que ça, porter de la flanelle chez les clients, et trente à quarante kilos par jour !

—

Au restaurant :

—Garçon, vous ne nous servez tout le temps que des affiches.

—Plaît-il ? monsieur, des affiches !

—Eh oui ; chaque plat est si lilliputien qu'on dirait plutôt des plats quart.

—

Et Gabrielle Bompart continuait à faire des révélations.

Charmante Gabrielle !.... Quand les femmes s'y mettent, malin serait celui qui voudrait arrêter leur langue !

Il est, d'ailleurs, à remarquer que mamzelle Bompart, avant de revenir à Paris, était passée au Canada.

Ce qui permet tout naturellement de s'écrier :

—Qué bec !

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la **Salsepareille d'Ayer** eût effectué son travail, comme Alterratif et Epurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Amesst., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison." écrit Mme. M. Lewis, de 4 st., Lowell, Mass." "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit: "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang, et de la dyspepsie. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulageait jusqu'à ce que je prisse de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix $1 ; six flacons, $5. Valant $5 le flacon.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 1er mars 1890.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$2,070,707 00	$187,598 00
Mêmes jours la semaine dern. dernière	10,061,221 00	1,173,889 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80@ $ 90; 20-marcs, $4 65@4 75; 20-francs, $3 80 @3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70@4 80; 20 pesos, mexicain, $19 25@19 60, or mutilé américain, 90@95c.; Napoléons, $3 80@3 90; 5-francs, 55@95c.; argent anglais, par £, $4 80@4 90; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 19@19½; reichmarcs, billets, 23@24.

BANQUE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne demande et offre.

Pièces en dessous de	8	
Pièces au-dessus de		—@8
Prêts sur garanties différentes		5@7
Prêts sur garanties différentes		—@7
Papier [illegible]		—@8

New York—Taux de l'argent 3½ pour cent. Lundi, vers midi, le taux de l'Angleterre 5 comptant : 97 7/16 ; à 97 9/16 argent en lingots 4½ ; U. S. 4's 125¼.

Paris—Rentes 85.42¼.

CHANGE.

EBRICHMARKS—Comme suit 94.

Commercial (60 jours)	479	@479½
Traites en banques (60 jours)	484	@—
Traites en banques (à vue)		—
Traites de commerce (60 jours)	5.24¾@	—
Traites de banques (60 jours)	5.18¾	

LE CHANGE A VUE SUR NEW YORK est Facile.

Traites de commerce payé à 25c. de prime.
Traites de Banques 7½ de prime.
Les banques vendent les chèques $1 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 a. m.

21 actions American National Bank 169
$1,000 Louisiana 4's 96½
$5,000 Louisiana 4's 96½
$700 Louisiana 4 (small) 94
$2,000 Real Estate 104½
$7,000 Extended 6s 110½
10 actions Comb. Toilet Stand (8 6 and int) 10
Entre les appels de 11 a. m. et de 2 p. m.
5,500 Louisiana 4s 96½

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur	Offre	Demde.
American Nat.	100	108	111
Bank of Commerce	10	11	11½
Canal & Banking Co.	100	169½	70
Citizens'	100	140½	—
Germania National	100	—	—
Germania Savings	100	185	—
Hibernia National	100	196	225
Louisiana National	100	195	230
Metropolitan	100	153	160
Mut'al Nat'onal	100	141½	143½
N O National	100	—	—
People's	50	—	—
Crescent National	100	159	160
Traders'	—	9	9½
Union National	100	146	146½
Whitney National	100	280	—
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins.	100	54	59
Firemen's Ins.	100	60½	62½
Germania Ins Co.	100	115	120
Hibernia Ins	100	49	—
Home Ins	100	19	21
Lafayette	50	71	—
Merchants Mutual	100	65	—
Louisiana Mutual	25	—	—
N Orleans Ins Ass	30	20	—
N Orleans Ins Co	50	22	24
Sun Mutual Insurance	100	133	—
Southern Ins Co	100	100	101
Peninsula	100	131	—
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	117	118
Crescent City	100	88½	88½
Canal and Claiborne	50	—	—
New Orleans City	100	117	—
Orleans Ref.	100	70½	71
St Charles Street	50	87½	89
Actions diverses.			
Nouvelle Oil Works Co.	100	—	—
U O Gaslight Co.	50	55½	56
Imp Bonded Warehouse	100	—	—
Jefferson City Gas Light Co.	100	93	97
Consumers' Ice Co.	100	115	150
Louisiana Ice Man Co.	100	3	4
La State Lottery Co.	100	—	—
La Oil Co.	100	—	—
Mississippi Climatic Ass.	100	—	—
N O Gas Light Co.	100	101	102½
Sugar Shed Co.	100	87½	89
Planters Crescent Oil Co.	100	—	—
Sugar Shed Co.	100	—	—
Southwestern Rush Bldg.	—	—	—
Gas Light Co.	100	—	—
Louisiana Electric Light Co.	100	—	—
Jockey Club	100	—	—
Crescent City Brewing Co.	100	—	—
Bons d'État.			
Louisiana 6's	96½	96¾	
Louisiana 4's		—	—
Bons de ville.			
Premium	149	149¼	
Premium drawn number	191	—	—
Privilege on Premiums	—	—	—
Consolidated 6's	110½	—	—
Consolidated 6's	110½	—	—
Extended Extended	110½	—	—
Crescent	110½	111	—
Extended 6's	110½	—	—
Railroad	110½	—	—
Waterworks	110½	—	—
Park	110½	—	—
City 6's certificates	4	6½	
City 6's 650 Ute for Consol Corp	102½	103½	
City 7	102½	103½	
City 7's old	110	—	—
new	110	—	—
gold	—	—	—
Bons divers.			
U S 6's	—	133½	
Canal & Clald. 3d RR mort.	—	—	—
O. St. L. & N. O. R. R. Con.	—	—	—
Jackson RR 2d mort. coup.	—	—	—
Jackson RR 3d mort. debt.	—	—	—
Jackson Exchange Stock	290	290	—
Produce Exchange Stock	—	—	—
Stock Exchange Stock	—	—	—
Mechanics, Seamen, and Lumbermen's Exchange Stock	30	50	—
Sugar Exchange	160	—	—
Morgan's L & T 2d gold mort.	127½	131	—
Tex. & Pac'fic RR 1st gold m'g	90½	—	—
Tex. & Pacific RR 2nd gold m't	37	—	—
C. C. Brewing Co. 1st	—	—	—
St Charles Hotel Co mort.	—	—	—
Crescent City 1st	—	—	—
new	106	—	—
N O City RR Co mort.	125	—	—
St Charles St RR mort.	125	127	—
N O Waterworks Co mort.	120	—	—
La Ice Mfg Co 1st mort.	95	—	—
La Ice Mfg Co 2d mort.	—	50	—
Levee S. Cotton Press mort.	104	—	—
La Electric 1st mort.	—	—	—
2d	—	—	—
Cotton Exchange 1st mort.	107½	109½	
Certificates of Warrants.			
State Warrants Orleans, 1884	—	—	—
State Warrants Orleans, 1888	45	55	
do do do 1889	44	60	
do do do 1887	45	65	
do do do 1886	55	—	
Police Cts	30	—	—
School Cts	—	26	
City Scrip, old	91	—	—
new	62	—	—
Jan. 1s, 91s, on State Claims	25	—	—
City Scrip on account of the year 1890	—	—	—
Unpaid State Coupons Nos 13 (jan 1, 1890)	19	20	
Unpaid State Coupons prior to No 13	25	—	—
Unpaid City Coupons	—	—	—
Half paid Coupons	—	—	—
State School Warrants	30	45	
Unlisted Securities.			
Anna Mows Gold M'g Co	10	—	.99
Plata Reina